

miniature. Cachées sous les plis d'un animalisme anormalement épais, leurs âmes existaient cependant, et aussi les sentiments les plus délicats; restés inertes et torpides par défaut d'exercice. Ce couple étrange s'harmonisait avec le sauvage Eden d'Avatiko.

Chargés de plantains séchés au feu, et guidés par les nains, nous quittons les anciennes bananeraies et nous orientons vers l'est-nord-est. A midi nous traversons le Ngoki aux eaux claires; à trois heures du soir, la caravane campait près du ru d'Epéni. Les traces des pygmées sont nombreuses dans ces déserts: campements temporaires, rouges pellicules de l'amome qu'ils avaient rejetées après avoir mangé le fruit aigrelet, coquilles de noix, ramilles cassées pour servir de guides aux initiés dans les mystères des bois, pièges dressés à côté de la route, fosses creusées dans les lieux où se croisent les passées de gibier. Le paysage était un des plus romantiques que nous eussions traversés. Nous contournions de grands entonnoirs, sur les pentes desquels s'étagaient des feuillées peintes de toutes les nuances de vert et constellées de fleurs aux corolles cramoisies ou d'un roux éclatant. Ça et là les fleurettes du mangui sauvage, semblables à la perce-neige, ou les houppes soyeuses et couleur crème des bombax. Je soulève un lourd rideau de lianes. Le fond de la dépression apparaît: une masse impénétrable de cimes verdoyantes; on dirait des piles de coussins satinés. Les singes en troupes bondissent d'arbre en arbre; d'autres, suspendus par leur longue queue, se balancent à trente mètres du sol, ou, avec une agilité merveilleuse, lancent leurs corps légers de l'autre côté de l'abîme béant, s'accrochent à quelque branche, s'y arrêtent un instant pour regarder une dernière fois la file des intrus, puis disparaissent dans les profondeurs feuillues. Des ibis crient à leurs compagnes de se presser, car les voyageurs marchent vite; les touracos se querellent avec la gutturale rudesse des fellahs. Apivores, oiseaux soleil, perroquets gris, perruches vertes et, de temps à autre, des aigles à collier blanc, volent majestueusement au-dessus des gouffres de verdure, partent sous nos pieds avec la rapidité de la flèche, ou restent paresseusement perchés sur les rameaux les plus élevés dans le brasillage de cette chaude atmosphère. Les fleurs embaument, et la senteur des lis, des effluves de musc se mêlent

à l'odeur âcre des sangliers, des fumées d'éléphants, de singes, ou de l'antilope des brousses, au parfum pénétrant du crottin des civettes. Presque jamais nous ne sommes sans entendre le murmure des ruisseaux ou la chute des cascades; les rayons argentés du soleil frappent obliquement le sous-bois et rehaussent l'éclat des fruits de l'arum, du phrynium, de l'amome; leurs frondes humides étincellent, les gouttes de rosée jettent des feux.

Et le jour suivant, il en fut de même sous l'ombre éternelle de la sylve. Le 1^{er} novembre, la caravane émergeait dans les clairières d'Andaki, où nous attendait la récolte promise. Les plantains, à vrai dire, se trouvèrent moins gros que la jambe du nain, mais ils étaient parfaitement mûrs, et, au bout d'une demi-heure, ils grillaient à souhait, entassés sur des claies de bois. Nos gens étaient prévenus que, pendant ces deux jours, ils auraient à préparer autant de vivres qu'ils en pourraient emporter. Longitude nord 1° 16' 50"; la station de Kilonga Longa étant à 1° 6' et le fort Bodo à 1° 20', nous ne pouvions mieux demander.

Le 2, les éclaireurs chargés d'examiner les diverses sentes vers l'est nous ramènent deux femmes: l'une avait entendu parler d'un grand village, vers le nord, où il y avait des vivres. Andari, nous dit l'autre, est dans l'E.-N.-E, à quatre jours de marche, et là on trouve « tant de plantains, qu'Andaki, en comparaison, n'en a qu'une poignée ».

Après avoir traversé un large ressaut du terrain, nous entrons dans une vaste clairière abandonnée. Une année avait dû s'écouler depuis que les occupants avaient fui le village incendié, car les bananiers étaient étouffés sous les voraces efforts des arbustes et des plantes sauvages, ou écrasés sous les allées et venues des éléphants. Les phryniums montaient à 4 mètres; les cépées avaient vigoureusement repoussé, et déjà leurs cimes, entretenant leurs fins rameaux, formaient comme un tapis de feuillée; c'est à travers cet inextricable fouillis qu'il nous fallait passer, serpes et coutelas en main; les deux femmes avaient perdu la piste et ne se reconnaissaient pas en cette débauche de végétation. La sueur nous couvrait le corps à respirer cette atmosphère de terre moite et chaude, tandis que nous creusions un sillage dans cette mer de profonde verdure. Enfin, au bout de dix heures, et sur le bord d'un ruis-

selet babillard, la fatigue nous contraint de camper, n'ayant gagné que huit kilomètres.

Le 4, de bonne heure, nous reprenons la tâche. Trancher, couper, dessus, dessous, à droite, à gauche, ramper sur le sol, se mettre à quatre pattes, se hisser péniblement sur les souches branchues, veiller sur chaque fondrière ouverte dans le compost aux morbides exhalaisons, se plier en deux pour se faufiler sous les troncs renversés, s'ouvrir brèche à la force du bras.... « Avancez, avancez donc! La longue file des affamés est derrière, prête à emboîter le pas, et devant vous, le désert de verdure. Vite! sabrez-moi ce hallier! virez à droite, virez à gauche! Les fourmis rouges? Qu'importe! Allez, allez toujours! Nos gens sont debout à attendre. Aiguisez vos outils aux pierres des torrents; buvez à la hâte. Un peu plus d'entrain, les amis! tranchez ces lianes, coupez ces jeunes arbres! — Ah! on ne passe plus? Mais je vois une sente de gibier, tout près dans le fourré. Quelle chance! Frappez à la serpe et au sabre, à la hache et au coutelas! Ne nous laissons pas mourir comme des imbéciles dans ce repaire des démons! » Puis, obliquant d'un autre côté, et de-ci, et de-là, nous nous frayons un chenal, qui, serpentant à travers l'effroyable broussis, finit par nous conduire sous les cimes majestueuses de la forêt vierge.

Les haillons du traditionnel Irlandais seraient, à côté des miens, un costume de soirée, et je contemple mélancoliquement les accrocs qui me constellent et les loques et les fils qui pendent du pantalon et de la chemise; mes hommes rient en se regardant. « Nous ressemblons à des rats qu'on aurait tirés à travers les dents d'une ratière », dit un compagnon. La comparaison me plaît, mais nous n'avons pas de temps à perdre en babil; deux bananes font toute notre collation, et, à 5 heures du soir, nous n'étions plus qu'à une demi-heure de l'Ihourou.

Le lendemain, dès les premières lueurs de l'aube, nous défilions sur une passade d'éléphants parallèle à cette rivière, qui est ici un vrai torrent, une série non interrompue de rapides écumants dont le vacarme importune les oreilles. Nous traversons de nombreux et profonds affluents, mais l'excellente piste nous permet d'allonger le pas; l'étape nous donne 14 kilomètres et demi.

Pendant ces derniers jours, moururent 15 Zanzibari de la malheureuse colonne Barttelot, un des soldats danagla d'Emin, et je ne sais combien de Manyouema et de Madi.

Le soir du 6, une marche de 12 kilomètres me démontra l'absolue nécessité de trouver au plus vite des vivres si je ne voulais voir succomber l'entière caravane. La faim est toujours dure à supporter; mais quand, l'estomac presque vide, il faut charrier son ballot par de longues marches, la disette ouvre la porte à une foule de maladies qui bientôt déciment les rangs. Les gens du Nyanza savaient trouver des champignons et des fruits sauvages qui suppléaient à l'insuffisance des vivres, mais le manioc de qualité inférieure avait empoisonné la moitié au moins des Zanzibari. Manyouema et Madi étaient absolument réfractaires aux conseils et même à l'exemple.

« Amani, dis-je à un jeune homme que je voyais dans la presque impossibilité de continuer sa route, je veux savoir, mais de vérité vraie, ce que tu as mangé depuis deux jours.

— Voilà, maître : ma gamelle avait une bonne provision de farine de plantain qui nous aurait bien encore duré deux jours. Mais Soulimani, qui la portait, l'a laissée près de la route pour cueillir des champignons. Quand il est revenu, plus rien. Un des Manyouema l'aura prise. Hier soir, en arrivant au camp, chacun de nous est reparti pour chercher d'autres champignons; nous les avons fait bouillir et ç'a été notre souper. Ce matin, nous n'avons rien mangé : ce soir, nous en trouverons peut-être d'autres.

— Et demain, que mangeras-tu?

— Demain, comme Dieu voudra! J'espère bien que nous trouverons quelque chose! »

Et ce jeune gars, qui n'a que dix-neuf ans, portait sur son dos 25 kilogrammes de cartouches, et il en portera autant demain et après-demain, jusqu'à ce qu'il mesure la terre de son corps, puis, les yeux grands ouverts sur le dôme sombre de la forêt, il moisira et pourrira sur le sentier.... Car pour faire revivre tant d'affamés, de rien je ne puis rien tirer! Et le cas d'Amani est celui de toute la caravane!

Ouledi a reconnu un camp de Manyouema pour s'y être arrêté au mois de novembre 1887, en fourrageant à l'ouest de l'Ihourou pendant qu'il attendait Jephson et Nelson à Ipoto, et que notre avant-garde se dirigeait sur l'Ibouiri.

Le 7, jour de repos, le même Oulédi fut dépêché à la clairière d'Andari, à 10 kilomètres N.-N.-O. du camp, mais une centaine des hommes désignés pour l'accompagner étaient tellement faibles, que chaque gamelle reçut l'ordre d'apporter ses marmites, où je fis mettre trois poignées de farine afin de donner à ces pauvres gens la force d'arriver à la plantation.

Le 8, deux cents des nôtres restèrent au bivouac, attendant en silence le retour des fourrageurs. Inquiet de ce long jeûne, je leur fis une seconde distribution dans l'après-midi.

Le 9, nos gens ne reparurent pas. Deux hommes étaient morts au camp; un autre vacillait sur jambes par suite de l'ingestion d'un champignon vénéneux. Quand les malheureux compagnons vinrent chercher leur farine, leur pas était encore plus incertain, les os du sternum plus saillants. Trois jours de plus et nous périssions tous; mais je ne perdais pas l'espoir, et à chaque minute il me semblait entendre la voix des batteurs d'estrade.

Le matin du 10, préoccupé des provisions d'Europe que j'emportais pour les officiers du fort Bodo, je les fis examiner, et nous découvrîmes, à ma consternation, que 57 conserves — viande, thé, café, lait — manquaient à l'appel : les Manyouema en avaient fait leurs choux gras. Si un regard avait suffi pour les consumer, ils auraient promptement été réduits en cendres! « Comment ces boîtes ont-elles pu disparaître? demande leur chef Sadi. Comment? » Mais je leur ai enlevé les autres ballots de vivres et leur assigne en échange les paquets de cartouches pour remingtons et maxim.

A 2 heures du soir, nos gens rentrent enfin, apportant pour plusieurs jours de bananes, découvertes dans une plantation abandonnée. Ils avaient pris le soin de se bien restaurer avant de penser aux autres. Chacun, en remboursement de mes avances, doit verser à mon fonds de réserve 450 grammes de farine et autant pour les malades qui n'ont pas eu la force de les accompagner et dont on ne veut plus aux « gamelles ». Je puis, de cette façon, leur distribuer 3,5 kilogrammes de farine de plantain sec, et en garder plus de 90 kilos pour les besoins à venir.

Le 11, une heure et demie de marche nous menait à la cale où Kilonga Longa traverse ordinairement l'Ihourou; mais les naturels, craignant qu'il ne poursuivit ses déprédations sur la

rive ouest, avaient détruit tous les canots; il me fut impossible d'aller voir le traitant et de régler mon fameux compte avec lui. La rivière était en crue; l'affreux désert qu'avaient fait les Arabes étendait au loin ses solitudes. Nulle autre voie pour en sortir que de remonter encore l'Ihourou, jusqu'à ce qu'on pût le passer pour se diriger vers l'est, sur sa rive gauche. Notre route actuelle orientait N.-E.-N.

Le 12, nous enfilâmes une route où venait évidemment de passer quelque tribu de nains : elle était jonchée de pellicules d'amome, de coquilles de noix, des rouges écorces des baies du phrynium. On ne trouve plus dans cette région, comme dans le sud de l'Itouri, de fèves des bois, de fenessi ou de mabougou. Arrivé au bivouac, j'appris que sur le bord de l'eau, près du campement indigène où pendant quatre jours nous avions souffert la faim, six hommes avaient succombé : un Madi qui avait mangé des champignons vénéneux, le soldat de Lado, de la blessure reçue en amont du rapide aux Guêpes, deux Soudanais de la seconde colonne, un jeune Manyouema au service de M. Bonny, Ibrahim, un beau Zanzibari, d'un attelet empoisonné sur lequel il avait posé le pied.

Le 13, la grande forêt nous parut moins défavorable à la marche. Notre passée d'éléphants s'embranchait à une autre venant du côté d'Andari et orientée vers l'est; les deux sentiers réunis faisaient une façon de grand route que fréquentaient les pygmées. Nous la suivîmes deux heures. On pouvait reconnaître où les marmousets s'étaient arrêtés pour allumer leur pipe, casser des noix, traquer le gibier, ou, tout simplement, pour faire la causette. Les ramilles étaient rompues à moins d'un mètre du sol. Où le chemin se trouvait un peu boueux, on voyait de délicates empreintes, comme les pas d'une petite miss de huit ans, au pied fin et bien cambré : ces nains sont d'ancienne lignée et de race aristocratique. Ils ont de nombreux camps aux environs. Dans ce terrain ocreux, des arbres superbes s'élèvent à de prodigieuses hauteurs.

Il était grand temps de procurer aux hommes quelque repos et de nouveaux vivres. Visiblement, la confiance les abandonnait : leur corps se consumait à la tâche terrible de tourner constamment dans ce cercle fatal : faim et marches forcées. Mais l'excès d'infortune qui, de jour en jour, nous courbait davantage vers la tombe, ne nous arrachait point de larmes.

Fait depuis longtemps à supporter les vicissitudes, à voir l'angoisse et la souffrance, j'écoute, silencieux, le récit lamentable des calamités. Ni plainte ni gémissements ne peuvent réparer toutes ces pertes ! La douleur de demain nous attend, tout aussi certaine que le lever du soleil, et trop m'appesantir sur les épreuves d'hier me rendrait incapable de supporter celles d'aujourd'hui.

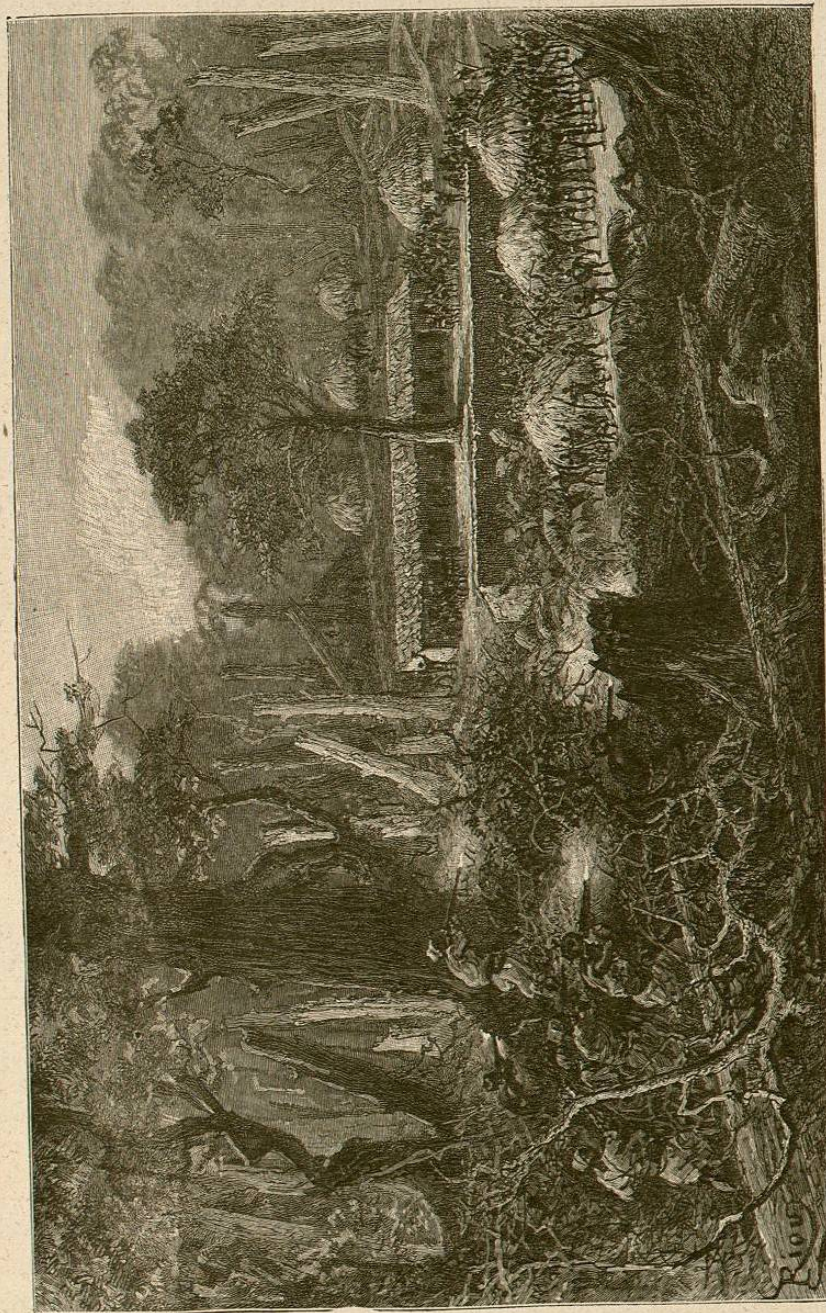
Distribuer quotidiennement 250 ballots à un nombre toujours plus réduit de porteurs était la plus impatientante des tâches. Pas un homme sur vingt qui n'eût quelque réclamation à présenter : ulcère, douleurs à la tête, menace de hernie, maux de toute espèce et plus ou moins indéfinis ; panaris, épine au pied, rhumatisme, fièvres.... Les charges étaient toujours aussi nombreuses, mais les pagazi mouraient.

Le 14, après six heures de marche, nous approchions d'Andouta et d'Andi-koumou. Comme l'avant-garde franchissait les abords des défrichements, troncs couchés et débris de la forêt, des flèches volèrent dans les airs et deux hommes furent blessés. Sur-le-champ les autres jettent caisses et ballots et se précipitent sur les naturels. L'escarmouche fut assez vive, mais les sauvages, coiffés ici d'une sorte de chapeau à haute forme, prirent bientôt la fuite, et, une demi-heure après, la caravane entra sous couvert. Nous trouvâmes dans les cases une telle quantité de très beaux plantains, que mes affamés ne pouvaient revenir de leur extase.

L'étendue de cette clairière égale celle de la fameuse plaine de l'Ibouiri. Elle est située au milieu de collines qui se dressent à l'est, à l'ouest et au sud ; nous vîmes sur les arbres d'un des sentiers les « flaches » des Manyouema ; un des villages était en ruines, mais la vaste surface d'essarts arrête les déprédations des brigands, qui n'ont pu encore détruire ces splendides bananeraies.

En examinant les caisses de munitions avant de les empiler pour la nuit, nous en trouvâmes une en moins, celle du caporal Daïn Mohammed ; il l'avait laissée au pied d'un grand arbre sur le bord du sentier. Quatre chefs de caravane reçurent l'ordre de s'en retourner avec le Soudanais et de rapporter le colis manquant.

En approchant de l'endroit désigné, ils virent toute une bande de pygmées, hommes, femmes et enfants, rassemblés



Combat dans la clairière d'Andi-koumou.